

Philippe Laperrouse

Léo, les Crapules et les Braves



Philippe Laperrouse

Léo, les Crapules et les Braves

© Philippe Laperrouse, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7266-4

Image : istock/ThomasShanahan

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Le récit suivant est entièrement fictif. La vallée et le village de San Pedro utilisés dans ce récit n'existent pas. Les personnages et les situations de l'intrigue sont des créations de l'imaginaire.

Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence.

1. Mes racines

Peut-on être amoureux d'un territoire, de son relief, de ses arbres, de ses rues, d'un clocher dominant, d'une rivière qui s'étire sous un pont, de sa terre nourricière... ? Je crois qu'aimer les premiers paysages qui sont apparus à notre regard, ce n'est pas possible, c'est certain. Avoir ses racines quelque part, c'est une expression qui a un sens profond. Moi, ma souche est implantée à San Pedro.

Ma vie n'avait pourtant pas très bien commencé. L'abbé Pardo me découvrit, chaudement emmaillotté, sur les marches de son église un jour de novembre 1937. Ma chance fut d'être confié à Adriana. Ma mère adoptive vivait seule dans sa ferme, dans un hameau qui s'accrochait au flanc de la montagne.

C'est là, adossé au chêne qui ombrageait le jardin de ma mère, que j'ai passé la plupart des après-midis de mon enfance. J'y dévorais les livres que me procurait l'instituteur Ojeda. Lorsque je relevais le nez, mon regard balayait la vallée. Quelques fourmis humaines ployées sous leur charge cheminaient dans les sentiers ; parfois un âne tirait avec conviction une charrette chargée de foin, de terre ou de n'importe quoi, souvent j'entendais des cris de gamins ou des vols d'oiseaux qui troublaient l'atmosphère.

Le temps dit libre, je le passais à grimper sur les pentes environnantes avec les autres, c'est-à-dire les gamins des environs qui avaient le même âge que moi. Adriana avait installé une cloche bruyante qui me rappelait, au loin, l'heure de dîner quand nous avions entrepris l'escalade d'une nouvelle piste.

— Léo ! Viens manger !

Plus tard, j'entendrais souvent ce cri rauque tourner dans ma tête.

Je ne sais pas comment elle s'y prenait, Adriana, mais il y avait toujours quelque chose dans mon assiette. Elle n'a jamais eu d'enfants. Quant à son mari, je compris assez tôt qu'elle ne voulait pas en parler ni en entendre parler.

Adriana, comme le père Pardo et la plupart des fermiers étaient des gens de devoir. Ils étaient nés sur une terre ingrate et se ruinaient la santé avec obstination pour en tirer de quoi vivre. Leur croyance en des jours meilleurs dans l'au-delà leur donnait une force formidable. J'ai toujours eu l'impression qu'il n'y avait rien d'autre dans leur tête que leur terre, leurs efforts et la récolte. Leur opiniâtreté restera un exemple et une inspiration pour moi tout au long des événements de ma vie.

C'est le 5 avril 1951 que je fis mon entrée en cellule, à quelques jours de mon quatorzième anniversaire. Autant le dire franchement, j'étais transi de peur. Je n'avais jamais connu autre chose que mon coin couchage chez Adriana et les environs pentus de sa ferme.

Le brigadier Orlando qui faisait régner sa loi dans la région m'avait surpris à voler un poulet qui vagabondait dans un chemin. En fait « voler » était un grand mot. L'idée que ces volatiles qui parcouraient la nature puissent appartenir à quelqu'un m'était complètement étrangère. Le juge Mathias jugea l'affaire grave comme toutes celles qui mettaient en scène la jeunesse de la région qu'il estimait dépravée. Le caractère bénin du vol, les supplications d'Adriana et de l'abbé Pardo, aucun argument ne fit plier la sévérité du juge.

En prison, je rejoignis quelques compagnons de jeu. Mes craintes se dissipèrent quand je compris que je n'étais pas le seul de mon âge et de ma condition à grandir sous les verrous. Entre nous, un séjour derrière les barreaux devenait une sorte de voyage initiatique à vie d'adulte. Après un temps d'adaptation, je me conformais à ce point de vue.

L'établissement pénitentiaire de construction assez récente (vingt ans tout de même) se situait à l'écart de « la ville ». Il était sans conteste le bâtiment le plus « moderne » de la région. La localisation du pénitencier au bout du bout du pays avait beaucoup plu au gouvernement. Il y envoyait la plupart des malfrats de la capitale qui lui tombaient sous la main. Le « luxe » (relatif) de la construction avait déchaîné la jalousie de tous les paysans des environs qui se calmèrent vite dès que les contestataires les plus virulents furent « conviés » à y séjourner. Le lieu de détention était appelé, par dérision, la « Villa Fernando » ou encore « San Fernando » en l'honneur de son architecte, le célèbre Fernand Pereyra. Au fil des années, la prison devint un lieu mythique. La majorité des habitants étaient persuadés qu'on y était mieux nourris qu'en liberté. Peut-être, mais on était aussi plus exposés à la violence de certains voyous.

J'ai eu de la chance : j'ai bénéficié d'une petite cellule individuelle et puis, dans les promenades, j'ai été protégé par Ricardo, du même hameau que moi. Ricardo, plus âgé de quelques années, était un costaud que les gardiens et les prisonniers respectaient. Il avait dû son séjour à une regrettable altercation avec un fermier à la suite de laquelle ce dernier était mort d'une crise cardiaque.

Le premier événement notable de ma triste aventure s'est situé le 14 octobre

1951.

À 10 heures du matin, la porte de ma cellule s'ouvrit à la volée. Un homme jaillit de nulle part. Au premier abord, je trouvai à l'individu l'allure d'un clown. Devant moi, il rectifia son garde-à-vous et claironna :

— Le général Sebastian Armando Rivero, président de la République !

Un militaire ventripotent pénétra d'un pas décidé et bruyant dans mon minuscule cachot. Son uniforme blanc portait plusieurs rangées de médailles qui cliquetaient lorsqu'il s'agitait. Une épée à ses côtés parachevait sa tenue (on pourrait dire sa panoplie). La visière de son képi dissimulait mal son visage adipeux, agrémenté d'un système pileux noir et luxuriant.

Le regard du général-président ne s'attarda pas sur l'aménagement miteux de l'espace. La banquette-lit accrochée au mur, le matelas défoncé, les couvertures élimées... il n'était pas là pour se désoler des conditions de vie du prisonnier.

Son accoutrement me fit sourire. Je me souvins, en le regardant, d'un général de bandes dessinées qui avait enchanté mes soirées d'enfance.

Je me suis calé sur mes deux pieds, prêt à me battre comme si je devais défendre ma vie. Quatorze années passées dans la montagne, ça forge vite un homme. Le soldat-président partit d'un rire magistral qui projeta un escadron de postillons devant lui :

— Ha ! Ha ! Mon ami ! Ne crains rien, le président prend soin de tous les siens, même des plus miséreux. Dis-moi tout ! Qu'est-ce qui ne va pas ici ?

Depuis six mois que j'étais emprisonné dans cette cellule de six mètres carrés, je pouvais considérer que de nombreuses choses ne me convenaient pas dans mon existence. Pris de court et de timidité, je me raccrochai à la première idée qui me passa par la tête :

— La cuisine est trop salée, monsieur... enfin général ou... président.

Une nouvelle giclée de salive fut émise par la bouche présidentielle :

— Vous entendez, monsieur Ramirez ! Votre cuisine est immangeable ! Vous allez me rectifier ça tout de suite si vous tenez à votre place !

Pendant ce court échange, j'étais fasciné par le nez du général-président qui partait en trompette et finissait en bec de rapace.

— C'est bien petit ! lança-t-il à Martin. Allez ! Grâce présidentielle : qu'il sorte un mois avant la date prévue.

La suite des courtisans formait une espèce de pack de rugby, à la porte de la cellule. Personne n'osa spécifier au président que j'étais libérable dans les quinze jours. Lorsque les suiveurs eurent quitté la place et tourné le dos, un officiel fit un grand geste du bras dans ma direction :

— Allez hop ! Fiche le camp, tu es libre !

Beaucoup plus tard, les habitants apprirent que la visite « bienveillante » du général-président s’expliquait par des pressions internationales. Certains pays avaient mis des conditions nouvelles à leurs aides financières pour des régions à faible revenu par habitant. Parmi celles-ci, un traitement humain et digne des prisonniers de droit commun était exigé. L’entourage présidentiel avait appris qu’une inspection des lieux d’enfermement par les instances internationales était projetée dans les prochaines semaines, d’où la mansuétude inattendue dont j’avais bénéficié.

2. La vie dans la vallée

Pouvait-on parler d'une vie dans ce paysage ? D'une survie collective, à la rigueur.

Dans cette vallée misérable, les hommes vivaient chichement de l'élevage, de la rapine ou de n'importe quoi susceptible de leur rapporter quelques billets. Les femmes s'évertuaient à nourrir des nuées de gamins braillards qui gambadaient dans les rues dès leur réveil en soulevant des nuages de poussière ou des paquets de boue, selon le moment de l'année. Les ménages se débattaient, au jour le jour, pour survivre dans la pauvreté et le manque.

Ce « trou du cul du monde », comme certains explorateurs l'avaient qualifié, ne bénéficiait d'aucun avantage du progrès. Les habitants battaient des records de pauvreté. Leurs maisons étaient à la disposition du premier incendie venu ou bien d'un débordement inopiné de la Suma, la rivière locale. Les voitures étaient rares. Seuls le maire, le médecin et les pompiers étaient motorisés. Les autres se déplaçaient en carrioles de divers types, tirées par des chevaux compatissants.

Le seul instituteur valide de la région, monsieur Ojeda, était largement débordé par le nombre de ses élèves potentiels ; il n'avait pas les moyens de suivre chacun d'entre eux. La fréquentation des bancs de l'école par chaque enfant était donc épisodique et sommaire. Nos prestations scolaires étaient réduites au minimum.

J'ai eu pourtant une chance : l'instituteur Ojeda grimpait une ou deux fois par semaine vers nous. Je me souviendrais longtemps de sa silhouette grise, courbée sur son bâton de montagne, lorsqu'il parvenait, exténué, à notre hameau. Je me précipitais pour lui apporter une chaise et nous prenions place autour de lui, sur des bancs improvisés pour apprendre les lettres et le calcul. En partant, il me laissait souvent un bouquin, car il avait remarqué ma facilité de lecture et mon appétence pour cet exercice.

Les moyens de communication se résumaient au télégraphe dont la maîtrise était assurée par la postière, Camélia, ce qui lui donnait un certain pouvoir sur les commères de la ville. La vieille était la première informée de ce qui passait dans le monde. Il était donc de la plus haute malignité d'entretenir de bons rapports avec elle. Elle exerçait une autorité sans partage, d'autant plus que son physique volumineux imposait le respect.

Une fois par semaine, le facteur, Ramon, au volant d'un antique pick-up, livrait le courrier à Camélia. Ce jour-là, les habitants se présentaient en masse

devant la poste en tendant la main dans l'espoir que Camélia leur remette un pli, une lettre, une convocation ou même une facture... quelque chose qui rattache les hommes et les femmes de ce pays au reste du monde.

Ramon apportait également un exemplaire du journal de la capitale. Camélia, après l'avoir soigneusement étudié, le mettait à la disposition des gens sur le comptoir de Pablo Bagnon, le tenancier du seul bar digne de ce nom. Le bistrotier avait le devoir de veiller à ce que personne n'emporte le quotidien qui, du coup, était plutôt un hebdomadaire, puisqu'il respectait le rythme des visites du facteur.

Un autre personnage bénéficiait d'une considération particulière à San Pedro, c'était le croque-mort, monsieur Ballestros, que tout le monde payait pour débarrasser la ville de ses défunts dont le nombre s'accroissait à la mauvaise saison. La misère se chargeait souvent de réguler la population. L'abbé Pardo faisait ce qu'il pouvait pour que les êtres humains soient enterrés dignement, mais la vie était tellement difficile pour les habitants qu'ils n'avaient pas le loisir de s'occuper de tous les morts.

Dans le palmarès des gens importants, les autorités légales venaient bien après monsieur Ballestros. L'instituteur Ojeda, le brigadier Orlando et son adjoint Georgio (et cinq gendarmes), le juge Mathias et le maire Rafael se démenaient pour tenir leur place. Le plus souvent, ils tentaient d'appliquer des règlements, ce qui entraînait toujours des complications. En général, les citoyens préféraient éviter les autorités et leurs procédures.

Deux bâtiments construits en dur avaient une place particulière sur le territoire.

Les habitants considéraient comme hôpital, un local petitement équipé, dans lequel officiait le médecin Pablo. Personne ne s'était jamais préoccupé de constater l'authenticité de ses diplômes, mais on respectait son savoir-faire. Selon les cas, on pouvait compter sur les manipulations de Josepha, une rombière issue d'une longue lignée de sorcières. On n'ira pas jusqu'à dire que la santé publique était assurée dans ces conditions, mais dans la population, on y croyait !

Le second établissement construit solidement sur ses bases était la prison de San Fernando. Elle était bâtie en léger surplomb de sorte que les gardiens bénéficiaient d'une vision lointaine sur l'environnement.